

Paris, le 29 décembre 1877.

5151



Cher ami,

Vous que je ne suis
pourtant allé vous voir dans
votre saint monastère. Ce n'est
pas que je sois malade. Mais
je me suis peu félicité d'être
sorti hier, et les quelques pas
que j'ai faits ce matin dans
la neige m'ont découragé avant
l'après-midi. Les chemins sont trop
mauvais pour les jeunes gens de
mon âge.

Ma petite sortie ce
matin, — chez le coiffeur, où l'on
était glacié dans l'épaisse fumée
d'un poêle qui ne marchait pas,
— on a fumé d'après-midi
que Clémenceau avait parlé très
ferme à la Chambre sur le
recrutement. Faisons avec fait
un bon discours la veille. Le ministre,

après tout, vaut bien les autres,
et il se sent même un peu mieux,
sans faire tant de phrases. Mais
nos bons amis les socialistes ont
déjà commencé la maladie russe. Et
la bande à Caillaud fait de
vains gestes. Il paraît que beaucoup
de gens ont été frappés par le
discours de Caillaud à la Chambre.
C'était un discours habile, tout
habile, et il y manquait une
qualité principale, la sincérité. Cet
homme a deux langages. Et celui
qu'il tient en public n'est pas celui
qui exprime sa pensée.

J'ai vu Curronne le jour de
Noël. Il m'a paru encore un
peu fatigué, un peu pâle, même
un peu moins optimiste que d'habitude.
Il m'a dit que son frère allait bien
et qu'il ^{lui-même} en retournerait à Rome
prochainement.

On n'en pas faire des vœux
de bonne année. D'abord nous ne
vivons plus de bonnes années. Et
celle qui va venir sera plutôt

deux. Je me borne donc à vous
souhaiter pour l'année prochaine
le maximum de tranquillité possible
dans le temps où nous vivons.

A samedi prochain, si les
chemens et l'atmosphère sont
un peu nettoyés.

Affectueux respects,

A. Loisy

2016